

# ***REVUE DE PRESSE***

## **Le Socle des Vertiges**

**Écrit et mis en scène par Dieudonné Niangouna**  
Création 2011

30 septembre – 1<sup>er</sup> octobre 2011 au **Festival International des Francophonies en Limousin**

11 – 12 octobre 2011 au **Théâtre National de la Criée à Marseille / actOral.11**

9 novembre – 4 décembre 2011 au **Théâtre Nanterre-Amandiers**

4 – 6 avril 2012 au **Théâtre de Saint-Quentin en Yvelines**

11 – 13 avril 2012 à la **Comédie de Reims**

24 - 26 mai 2012 au **Wiener Festwochen**



**Libération**, Marie-Christine Vernay, 22 novembre 2011

**Les Inrockuptibles**, Fabienne Arvers, 19 octobre 2011

**MFI/RFI**, Tirthankar Chanda, 4 octobre 2011

**Le Monde**, Brigitte Salino, 3 octobre 2011

# Libération, Marie-Christine Vernay, 22 novembre 2011

## Les remugles du Congo

### Le metteur en scène présente à Nanterre «le Socle des vertiges», odyssée survoltée de son pays.

En fond de scène, un rideau cradingue lie-de-vin, ou plutôt couleur vinasse. A l'avant-scène, côté cour, un comédien à l'emporte-pièce qui se verse un seau de boue sur la tête. Le décor est planté, dans la fange, et ne cessera de s'y réinventer dans un innombrable bric-à-brac de sacs de sable, chaises percées, barbelés...

On est dans les quartiers les plus glauques de Brazzaville, Crâneurs et Mouléké. C'est le lieu qu'a choisi Dieudonné Niangouna, metteur en scène et acteur congolais, pour planter sa fiction dévastatrice. Il y a une énigme à résoudre pendant le spectacle, la nature des liens qui unissent deux frères, Fido et Roger, l'un légitime, l'autre renégat. Le secret de leur naissance ne sera révélé qu'au bout de l'enquête, menée par Roger après qu'il aura torturé bien comme il faut son oncle Jules, dernier survivant d'une famille dévastée.

A cette tragédie familiale, répond celle du Congo qui vient parasiter allégrement la fable fraternelle. L'histoire y est mise à sac par une bande de personnages interlopes qui ne sont jamais les mêmes mais se glissent dans la peau des autres, caméléons pour échapper aux guetteurs, des milices, robots de la mort, aux intellectuels qui mènent la triste danse, des politiciens corrompus aux mafieux et policiers. Dans cet inventaire qui piétine la vie et laisse les corps dans le fossé, tout y passe, des espoirs usés et ressemelés comme des godasses de pneu, des révolutions systématiques, des guerres civiles, du fleuve Congo qui avale les cadavres... La liste est longue.

**Mal famé.** De tous ces ratés coloniaux, post ou néocoloniaux locaux, que reste-t-il ? Que s'est-il passé ? Comment va-t-on s'en sortir ? Telles sont les questions les plus élémentaires que pose ce spectacle volontairement foutraque qui apostrophe tout un chacun. Dans ce *Socle des vertiges*, aucune femme ne traîne. C'est un spectacle mal famé. Pas de comédienne parmi les cinq interprètes, dont Dieudonné Niangouna et son frère Criss. Tout s'entremêle volontairement, jusqu'à ce que tout s'embrouille dans la tête : les histoires de quartier, les affaires personnelles, les traditionnelles (comme celle du crapaud dans le Mur de Berlin), celles du pays...

Les patriotes ont déserté après avoir appris trop de chansons à bercer la jeunesse. Il n'y a pas de dialogue non plus, et les comédiens ne se regardent pas. Ils font face au public, le défiant, victorieux et guerriers, ou bien ils croupissent à même le sol. Il fait sombre dans les craintes de la nuit, dans les cris. Les corps se noient dans l'alcool, le delirium tremens, ne sachant s'ils auront la force de regagner la berge de l'aube. Les comédiens vocifèrent, font montre de colère, inventant une gestuelle et une chorégraphie de la rage. Comme beaucoup des écrits et spectacles de Dieudonné Niangouna, il s'agit de restituer le verbe viscéralement. Cela n'a peut-être pas la force de son solo *Attitude Clandestine*, qui avait chaviré Avignon sur un lit de braises.

**Tourbillon.** Même si certaines scènes sont parfois bavardes, les dernières surfaites, le *Socle des vertiges* tente de dénouer, déjouer les pièges qui acculent les individus à tourner en rond à jamais. Sur des rumbas sorties des maquis remplacés par des églises de réveil, la bande, prise de tourbillon, charpente une nouvelle forme d'existence. Au début du *Socle*, des poulets efflanqués chiaient de leur perchoir. A la fin, une colombe va peut-être réussir un envol, sur fond d'orage. Entre-temps, on aura tourné en bourrique et en barrique de bière.

# Les Inrockuptibles, Fabienne Arvers, 19 octobre 2011

## Brazzaville abrasive

**Dieudonné Niangouna s'entoure de ses amis acteurs du Congo et de son frère Criss. Retour sur une jeunesse en temps de guerre civile.**

Le théâtre, c'est sa vie. Dieudonné Niangouna écrit, joue, met en scène. Une écriture éruptive et splendide, une voix qui coule et gronde comme une coulée de lave, un talent rare pour faire du plateau un espace explosif de représentation du monde, avec ses faux-semblants, sa violence et l'éclat brut d'une conscience vive, acérée par l'expérience. Car, plus que ça, le théâtre lui a sauvé la vie. C'était pendant les guerres civiles des années 1993-1998 au Congo-Brazzaville où, séparé de ses frères, Dieudonné Niangouna passe un an et demi dans la forêt équatoriale, est fait prisonnier par des rebelles, et échappe à son exécution quand un des miliciens le reconnaît pour l'avoir vu jouer.

Avant cela, il avait découvert le théâtre avec Matondo Kubu Touré, alias Grand Matos, et fondé avec son frère Criss la compagnie Les Bruits de la Rue. Cette rue, au sens dur et âpre du mot, où Dieudonné Niangouna refait du théâtre dès sa libération et à laquelle il consacre sa nouvelle création *Le Socle des Vertiges*, une pièce de groupe qui nous propulse dans le quartier des Crâneurs de Brazza, « le dernier chaudron de la ville nord », le théâtre de son enfance.

Le spectacle se construit par déflagrations continues. D'abord, celles contenues par le texte, qui cherche à percer le mystère des origines, de la naissance de Roger, le frère trouvé sur une décharge, personnage porté tour à tour par les comédiens, à l'histoire d'un pays dépecé par le colonialisme, puis les guerres qui succèdent aux indépendances.

Ensuite, celles produites sur le plateau par les moyens du théâtre, de la musique de Pierre Lambla jouée live aux vidéos d'Aliénor Vallet filmées dans les abattoirs de Brazzaville et projetées sur de grands écrans, avec et contre lesquels doivent lutter les acteurs pour capter l'attention du public sur ces vies minuscules qui basculent et vacillent sur leur socle, à nous donner le vertige.

« Imagine, trois cent quarante-deux mille kilomètres carrés de manque de perspective, moins de trois millions d'âmes fabriquées tour à tour par les colons, les néocolonialistes, les révolutionnaires, les valets de l'impérialisme, les yankistes, les prolos bureaucrates, les utopistes, les capitalistes, les généraux, les démocrates affamés, les cessationnistes, les bourgeois arrivistes, les Chinois ! » Le ton est donné, l'énergie explosive, mais toujours densifiée par un montage scénique où les acteurs se frottent aux éléments – peinture, barbelés, terre glaise – comme à la musique ou aux vidéos. Sans jamais baisser la garde ni s'avouer vaincus.

**MFI/RFI**, Tirthankar Chanda, 4 octobre 2011

**Le dramaturge congolais qui a présenté aux Francophonies en Limousin sa nouvelle pièce *Le Socle des vertiges*, parle de sa conception du théâtre.**

**RFI : Que représente le théâtre pour vous ?**

**Dieudonné Niangouna :** Je vois le théâtre comme un combat que les dieux se livrent pour influencer le destin du monde. La scène est le champ de bataille où se joue l'avenir de l'humanité. En somme, il s'agit d'un combat idéologique entre les humains par dieux interposés. Cette vision que j'ai héritée de ma culture où la parole artistique a partie liée avec les mythes fondateurs, n'est pas très éloignée de l'idée que les Grecs se faisaient du théâtre. Lorsque les protagonistes entrent en scène dans *Le Socle des vertiges*, la bataille est finie depuis belle lurette. Les gladiateurs ont crevé leurs javelots. Je raconte en rétrospectif ce qui s'est passé, la défaite de la pensée et les préparatifs pour de nouveaux combats qu'il va falloir mener. Car il faut continuer à nous battre pour rester vivant.

**RFI : Vos personnages semblent se battre aussi pour mettre fin à la domination, la misère, l'absence de perspectives politiques...**

*Le Socle des vertiges* est une pièce évidemment politique. Elle puise son sens dans les tensions politiques de la période postcoloniale. Partant d'une histoire familiale, le texte évoque les dérives du politique dans le Congo indépendant et les inscrit dans la suite de l'histoire coloniale. Il y a une continuité entre la colonisation et les crimes de la période postcoloniale. C'est pourquoi *Le Socle des vertiges* remonte à l'expédition de Brazza, à la Conférence de Berlin et aux autres moments de l'histoire coloniale. Il y a des relations entre le passé et le présent, la petite et la grande Histoire. Ce sont ces relations que mon théâtre tente d'explorer et de tirer au clair.

**RFI : Pour vous, la scénographie est importante. Comment s'articulent la mise en scène et le texte ?**

Ma mise en scène n'a pas pour objectif d'illustrer le texte, mais de faire chair avec la parole. Le rapport est celui de la continuité et du prolongement poétique. Là où la parole s'arrête, naît l'image que donne à voir la scénographie à travers la vidéo ou à travers la configuration des objets qui se trouvent sur scène : l'argile, la sciure de bois, les fils barbelés...

**Le Monde**, Brigitte Salino, 3 octobre 2011

## **Dieudonné Niangouna, ou le théâtre d'un Congo dévasté**

On trouve de tout, à Limoges : des Afghans, des Belges, des Québécois, des Capverdiens, des Comoriens, des Tunisiens, des Burkinabé, des Brésiliens... Ils sont venus au festival des Francophonies, qui se tient jusqu'au 8 octobre, pour faire entendre la langue française sous toutes ses latitudes et toutes ses formes, quitte à la faire exploser, comme s'y emploie Dieudonné Niangouna dans *Le Socle des vertiges*. Cette création était attendue, car l'auteur et metteur en scène congolais sera en 2013 l'artiste associé de la dernière édition du Festival d'Avignon codirigée par Hortense Archambault et Vincent Baudriller.

*Le Socle des vertiges* marque une rupture dans l'histoire de Dieudonné Niangouna. Jusqu'à présent, il a surtout livré des monologues, *Attitude clando* ou *Les Inepties volantes*, dans lesquels il n'était pas difficile de lire sa vie : né en 1976 à Brazzaville, il avait 17 ans quand a éclaté la première guerre civile de la République du Congo. Deux autres ont suivi, en 1997 et 1998. Dieudonné Niangouna a survécu par le miracle du théâtre. Embarqué par les rebelles du pasteur Ntoumi, il a passé un an et demi en forêt, dans la privation et sous les bombardements de l'armée du président Sassou Nguesso. Au moment où il allait être exécuté, un milicien l'a reconnu, pour l'avoir vu jouer, et a convaincu les autres de l'épargner.

Dieudonné Niangouna et son frère Criss avaient créé une compagnie, *Les Bruits de la rue*, juste avant la guerre civile, en 1997. La paix revenue, il a repris le théâtre, et les armes de l'écriture, qui lui servent à "faire pousser des fleurs sur le fumier du sous-développement", comme il le dit. Gabe-gie, corruption, règne de l'argent et des nouvelles Eglises qui ont remplacé le communisme : la liste est longue des maux dont souffre son pays. Comment s'en sortir quand on appartient à cette génération laminée par la guerre ? C'est de cela dont parle *Le Socle des vertiges*, publié par les éditions des Solitaires intempestifs avec la mention "texte".

Ce "texte" est né du désir d'écrire un roman. Il a bifurqué en cours de route, et choisi de se tourner vers le théâtre. Sans écrire une pièce classique : *Le Socle des vertiges* est constitué de chapitres titrés, qui contiennent chacun une scène de la vie du quartier des Crâneurs, à Brazzaville, où Niangouna a passé une partie de son enfance. La rue y a pris toute la place, et par rue, il faut entendre misère, came, meurtres et prostitution. Il en est rendu compte à travers des histoires à vous trouer la tête.

### **Une écriture "couillue"**

Leur sauvagerie est telle qu'elles semblent ne pas pouvoir s'accommoder de la narration. Dieudonné Niangouna nourrit son style d'explosions. C'est une écriture "couillue", généreuse et sauvage, qui s'emballe et se perd parfois. Même chose sur le plateau, où se pratique le "big ! boum ! bāh !", un principe de jeu inventé par l'auteur et son frère : soit un début de scène "normal", une montée en puissance et un énorme big bang qui désintègre tout.

Ils sont six à jouer *Le Socle des vertiges*, dont les frères Niangouna. Rien que des hommes, dans une nuit d'Afrique trouée de vidéos sur lesquelles passent des films de volailles dépecées, comme l'existence des gens du quartier des Crâneurs, "nés occasionnés". Les six acteurs, eux, "occasionnent" un théâtre qui gagnera au fil des représentations : il n'est pas toujours maîtrisé, mais vivant et s'adressant aux vivants, ça oui !